

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
A LYON
44, Rue de la République, 44
BOITE DANS L'ALLÉE

VENTE EN GROS
1, Rue de Jussieu, 1
et chez tous
les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues
A l'Agence de Publicité V. FOURNIER
Rue Confort, 14

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



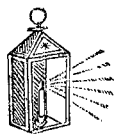
RÉDACTEUR EN CHEF
GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS
Six mois Un an
France. 5 fr. 10 fr
Etranger, port en sus.

Les manuscrits non insérés seront voués
à un feu d'artifice spirituel

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

NE CHERCHEZ PLUS



Pour éviter à la police des recherches qui n'aboutiraient pas, le *Guignol* prie charitablement l'assassin de la Boisse de vouloir bien se dénoncer lui-même.
Autrement son crime restera impuni comme les autres et ce serait, il en conviendra, d'une moralité douteuse.
Qu'il envoie seulement son nom, et là-dessus file en Amérique; au moins l'honneur de M. le juge d'instruction sera sauf.

UN SCHISME BONAPARTISTE

Le bonapartisme passe son temps à se hacher menu comme chair à pâtée. Le parti, déjà si peu épais, se subdivise et chaque jour s'amincit d'autant. Le Jérômisme vient de se fendre en deux.

Le *Peuple*, de MM. Lenglé, Pascal et Rendu, n'est plus que le *Peuple Rendu*. Les deux premiers ont refusé aux élections prochaines de faire cause commune avec les royalistes et de tirer les marrons du feu pour un tas de Ratois orléanistes. M. Rendu lui a dit: « Je suis Rendu, mais je ne me rends pas! Je lutterai seul! »

L'homme à la circulaire et Lenglé — qui ne régnera jamais en France — se sont retirés dignement sous la tente. Alors le neveu de l'oncle leur a adressé une lettre de félicitations.

Si ça continue, le bonapartisme se composera d'autant de partis qu'il y a de bonapartistes. Eh bien! tout compte fait, ça n'en fera pas encore beaucoup — y compris M. Ponet.



LES BRISEURS D'IDOLES

Nos cléricaux sont en fureur. On processionne tumultueusement. Il est arrivé ceci: l'édilité a fait enlever des cimetières de la Croix-Rousse, de Loyasse et de la Guillotière, les grandes croix que les paroisses y avaient fait planter. Au pied de ces croix, ceux dont les morts, n'avaient plus de sépulture venaient déposer des couronnes. Elles étaient le rendez-vous des douleurs ne sachant où s'épancher; aussi, à leur place, élèvera-t-on des mausolées, sans caractère religieux, pour les vivants pleurant des morts perdus.

C'est au nom de la libre-pensée que le Conseil municipal a fait cette besogne. L'intention est louable; le but a été dépassé. Dans les cimetières où sont tant de croix, une de plus ou de moins ne gênaient guère, car ces monu-

ments n'étaient le prétexte d'aucune manifestation. Ces croix de bois seraient tombées en poussière, nul n'y eût pris garde. On les a arrachées! Coup d'audace facile et à la portée d'un conseil aussi calme que celui de la deuxième ville de France.

En brisant ces croix, le Conseil n'a fait qu'user de son droit: la police des cimetières lui appartient. Mais il a provoqué une manifestation catholique et fait surgir de nombreuses protestations; agitation sans profit pour personne — sauf peut-être pour les royalistes. C'est le malheur des gens qui nous gouvernent de confectionner des massues pour écraser des puces.

Les radicaux lyonnais ont eu tort: il y avait à faire besogne plus pressée; mais, à la vérité, les catholiques sont mal venus à crier à la persécution et à poursuivre de leurs huées les iconoclastes du Conseil.

Il y a peu de temps, on célébrait le centenaire de Corneille. Un prêtre, celui de Saint-Roch, a dit la messe. La messe pour un homme de théâtre! Il s'en excusa, alléguant que Corneille avait mis en vers l'*Imitation de Jésus-Christ* et écrit *Polyeucte*.

Polyeucte est un héros que les congréganistes donnent en exemple; c'est un martyr, il inspira le mystique Gounod. Que fit-il pour mériter la palme? Ecoutons le récit de Stratonice:

« Le prêtre avait à peine obtenu le silence
Et devers l'Orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi, l'un et l'autre étalait sa manie;
Des mystères sacrés hautement se moquait.
... « Quoi? lui dit Polyeucte, en élevant sa voix,
Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois? »

Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
Après avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille, ils courent à l'autel.
.. Du plus puissant des dieux nous voyons la statue,
Par une main impie à leurs pieds abattue;
Les mystères troublés, le temple profané.

Voilà l'œuvre de Polyeucte: ce croyant a brisé les statues, les vases sacrés, renversé le vin, chambardé l'encens, bref, flanqué le tabernacle sur le bon Dieu. C'est pourquoi les catholiques le trouvent sublime et le donnent en exemple à leurs lévites.

Seulement le dieu qu'insulte Polyeucte, c'est Jupiter; l'église qu'il met à sac avec ses compagnons, est un temple païen; l'encens qu'il répand brûle sous le nom des divinités de l'Olympe, et les petits bonshommes en bois qu'il mutilé, au lieu d'être des saints, sont des idoles. Nos conseillers n'ont pas montré une ardeur aussi vive. Ils n'ont pas dit:

Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule.

Ils ont simplement chargé le citoyen Thivollet de réunir

quelques braves gens, terrassiers de leur état, qui sans passion, sans haine, les chargeait à huit sous l'heure, d'enlever les croix paroissiales. Ces farouches iconoclastes ont mis précieusement de côté le bois provenant de ce qui est pour les juifs un instrument de supplice et le signe de la rédemption pour les chrétiens; ils s'en chaufferont cet hiver. A la façon de l'époux de Pauline, ils ne sont pas entrés dans un temple pour casser la trompette au bon Dieu et à son honorable famille incestueuse, ils ont dérangé une croix qui se trouvait sur le chemin, voilà tout.

Il paraît même que déjà faculté est donnée aux catholiques de la reconstruire quelques mètres plus à droite, dans un terrain réservé. M. Jacquier a dit dédaigneusement: « C'est une question de centimètres. » Hélas! oui. Même nos plus fanatiques libres-penseurs ne la font pas à la Polyeucte.

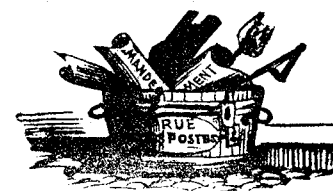
Ils sont à blâmer d'avoir donné de l'importance à une croix en l'arrachant; mais cet acte ne justifie pas les attaques furibondes des cléricaux lyonnais. Avant de traiter les gens d'iconoclastes qu'ils se regardent donc. Toutes les idoles sont dans la nature; l'impiété est une question de temps ou de latitude. Le dieu de Félix n'était pas le dieu de Polyeucte, c'est vrai; mais le dieu de Polyeucte n'était pas le dieu de Félix.

Le Lyonnais Pierre Dupont, au collège des jésuites, voua un culte à l'antiquité. Un jour on découvrit qu'il avait installé au fond du jardin un autel à Mars, à Jupiter et à Vénus. On brisa ses dieux. Lui, pourtant, n'avait pas brisé les Saint-Joseph du dortoir et, respectant la Marie catholique, espérait qu'on laisserait en repos sa Vénus païenne.

D'autel à autel, c'est une question de concurrence. Le Conseil de Lyon n'est pas de la boutique, c'est pourquoi il eût mieux fait de ne pas perdre son temps à arracher des croix qui depuis longtemps, d'ailleurs, sont pourries.

OCTAVE LEBESGUE.

ILS SAVENT TOUT!



Quels savants que ces jésuites: ils savent tout: même quinze jours avant les examens les questions qui y seront posées.

A l'Hôtel de Ville, pour l'obtention du brevet supérieur, on donne pour sujet au concurrents le *gypse*. Les compositions, sauf dix-huit, celles des jésuites, étaient médiocres. On acquit la certitude que le sujet avait été porté à la connaissance des membres de la confrérie qui devaient subir un examen.

On ne sait encore quel personnage haut placé pousse l'obligeance jusqu'à communiquer aux bons frères les secrets de l'Université. Soyez assurés qu'on ne le trouvera pas. Et les jésuites jouiront de cette renommée due à l'intrigue et à la ruse. Il n'y a encore que ces gens-là pour apprendre à leurs élèves — les sujets de composition.

Le Parvenu

*Son air est suffisant, son ton rogue et hautain.
Sa mise sans cachet, sa tournure vulgaire,
S'efforçant d'effacer ce qu'il était naguère,
Semble avoir oublié tout souvenir lointain.*

*Opinant du bonnet, c'est un fait bien certain,
Pour son gouvernement qu'il ne discute guère,
A la Libre pensée, il fait la sourde guerre,
Et tient le goupillon comme un vrai sacristain;*

*Conseiller communal ainsi que de fabrique.
A sa place à l'église au plus illustre banc,
Quand un jour son habit fleurit du ruban;*

*Pour expliquer cela toujours même rubrique :
« Sur une vaste échelle exploiter l'indigent.
Et par tous les moyens gagner beaucoup d'argent »*

« Le Christophore »

Un évêque d'un pays ensoleillé ne peut avoir que des idées lumineuses. Mgr Maccedo l'a bien prouvé. Ce mitré brésilien a remarqué avec une vive douleur que les peuplades des pays que baigne l'Amazone ne connaissent pas les bienfaits de la religion catholique. Ces sauvages, pour la plupart vêtus comme Jésus, d'un pagne en guise de caleçon, vivent et meurent dans l'ignorance des lumières de la Foi.

Monseigneur Maccedo s'est mis en tête de porter le Christ à ces déshérités. La grande difficulté c'était d'accomplir le voyage. Porter le Christ, c'était facile à dire, mais comment ? En bateau, parbleu.

Le pape a fort approuvé la décision de son inférieur. Il a trouvé le projet original et, d'avance, a offert à l'armateur-évêque sa bénédiction catholique, apostolique et romaine. Un navire sera donc construit sous peu. Les feuilles bien pensantes nous en font la description. Le baptême est fait ; ce bateau s'appellera le *Christophore*, c'est-à-dire le porte-christ.

Ce sera une église flottante qui contiendra une chapelle, un saint tabernacle et des orgues. Des cabines seront transformées en confessionnaux, les baptistères seront largement approvisionnés ; l'eau salée, sur la mer, ne fait pas défaut. La sacristie sera placée dans l'entrepont, et la cale tiendra lieu de presbytère.

Les Anglais du Salut ont, eux aussi, songé à exploiter les grandes routes. Ils ont un bataillon qui tend les fidèles, coupe les bourses et va-t-en ville. C'est dans une voiture de saltimbanque que le matériel est installé. Il paraît que la voiture, achetée au rabais, servit jadis à un dentiste qui vantait, à coups de grosse caisse sur la place publique, la supériorité de ses produits. Mais la cabane roulante du protestantisme ne vaut pas l'arche flottante du catholicisme. Un bateau est plus commode, et l'on n'a pas besoin, pour faire son boniment, de descendre sur le sol : tout se passe en dedans. Les convertis honteux n'ont pas à rougir devant le monde.

Le *Christophore* est appelé à un grand succès. Mgr Maccedo fera bien de prendre un brevet.

On ne sait pas encore quel jour ce navire, dont le grand mât affectera la forme d'une croix et dont les voiles seront fournies par les jeunes filles du catéchisme de persévérance, lèvera l'ancre — de miséricorde. Les journaux pieux nous tiendront sans doute au courant, et nous lirons alors une nouvelle ainsi conçue :

« Le *Christophore* vient de mettre à la voile pour le pays des Amazones. Il emporte une immense cargaison de prières de conserve et d'oraisons en barriques. Il a du lard pour un an et des indulgences plénières pour six semaines ; il fera du charbon à Rio-de-Janeiro et des chrétiens où il pourra.

« Il est armé des canons dont dispose le saint Père, Monsignor Maret, ancien curé du Vésinet, en raison de ses aptitudes spéciales, a été attaché au *Christophore* en qualité de chauffeur. »

On pourrait organiser, entre protestants et catholiques, des courses nautiques qui vaudraient celles d'Oxford et de Cambridge. Chaque église ferait force de rames et la première arrivée serait la bonne. Souhaitons qu'après avoir catéchisé les Américains, les marins de Dieu reviennent vers nos rives où paissent les brebis égarées. Ils auront de la besogne, s'ils veulent détruire les bosquets, chapel-

les verdoyantes où se réfugient les canotières, ces vestales des feux impurs.

Mais que nous sommes loin du temps où Jésus-Christ marchait nu-pieds sur les flots en courroux ! Il faut des bateaux à nos jésuites. Encore ne se hasardent-ils point sur la mer agitée. Ils se contentent du paisible fleuve de Maragnon, — qui méritera de troquer bientôt son M. contre un B.

Mais à dire vrai, Mgr Maccedo n'est pas aussi novateur qu'on le croit. Déjà les jésuites ont parcouru l'Uruguay dans des pirogues à musique et converti de naïfs indigènes en leur chantant la messe et le dernier quadrille de Lecoq. Ce n'est pas la première fois que la religion monte un bateau.

Les peuplades américaines le savent et les plus vieux, désignant le *Christophore*, diront à leurs cadets : « Qu'irais-tu faire dans cette galère ? »

CHAMPAVERT.

CHOSSES D'ÉDUCATION

Notre compatriote, M. Burdeau, est bien placé pour parler des choses de l'Université : membre du Conseil d'instruction publique, professeur de philosophie à Louis-le-Grand, il connaît les détours de la maison. Dans un article qu'a publié la *Nouvelle-Revue* et dont toute la presse s'est occupée, il a établi un parallèle entre les réformistes et les rétrogrades de l'enseignement.

On n'avait pas encore aussi hardiment porté la lanterne dans cette nuit. Depuis quatre ans, les ennemis de la routine ont conquis la place ; ils ont déjà considérablement modifié l'ancien programme dans les classes élémentaires. L'histoire nationale et les sciences naturelles ont succédé aux déclinaisons latines et à l'histoire-sainte. L'économie politique et le vieux français ne sont plus exilés.

M. Burdeau donne la raison de ces changements :

« Les premiers ne tendent à rien moins qu'à placer à la base de l'enseignement des lycées une éducation primaire, semblable par les programmes à celle que reçoivent tous les petits Français : ce qui fait du lycée, non plus un séminaire à part, réservé aux enfants de la bourgeoisie, mais un second étage de l'édifice scolaire où monteront tous ceux qui peuvent y profiter. Et quant aux deux dernières modifications, elles tendent : l'une, à faire du français l'objet d'une étude approfondie, scientifique, telle qu'on en croyait le latin seul digne jusqu'ici ; et l'autre à incliner l'enseignement philosophique du côté des sciences sociales. »

Mais on n'a pas touché aux choses trop longues, qu'on ne remplit qu'en surmenant sans profit la mémoire des élèves. Le baccalauréat présente les inconvénients d'autrefois. Puis pour appliquer une nouvelle méthode, il faut s'en rapporter à un personnel qui a des préjugés et voit d'un œil inquiet les coups portés aux habitudes prises.

Si bien que la réforme n'a pas porté ses fruits. Qu'a fait l'Université ? Elle s'est détachée des réformistes. Un nouveau Conseil supérieur est sorti, qui a maladroitement allégé les études.

M. Burdeau oppose à l'Université routinière l'école Monge, si en progrès.

Les pédagogues officiels liront ce travail, feront la comparaison et ne changeront pas un iota à leur programme. L'Université croit qu'être immuable c'est ne pas bouger. C'est en vain que des hommes jeunes, vigoureux, zélés lui indiqueront une route nouvelle : elle conservera ses us comme autant d'inutiles et encombrants parchemins.

Les pères de famille qui ont lu le travail si clair de M. Burdeau ne pourront s'empêcher d'éprouver un sentiment de révolte ; après tout, s'ils confient leurs enfants à l'Université, s'ils paient leur instruction à beaux deniers c'est pour qu'on leur rende des hommes et non des cancre.

CHAMPAVERT.

LE SAUCISSON ET LA MORUE



te dirai ce que tu es ! »

De très bonne foi, comme ils mangent des crêpes au mardi-gras, des gens se livrent au poisson à l'huile ce

jour-là. Innocente manie qui ne vaut qu'un sourire plaisant. Mais les prêtres de la libre-pensée veillent. Ils relèvent le culte, changent le menu, font du gras leur maigre, opposent le saucisson à la morue et le vendredi-équinoxial au vendredi-saint.

Le vendredi précédant Pâques, sur le coup de six heures du soir, des hommes, en général barbus et blancs, ayant l'air de patriarches, graves, solennels, se rendent dans des arrières boutiques de marchands de vin. Sur l'autel, fait de tables rapprochées, la nappe immaculée s'étale ; les burettes, sous forme de litres, sont placées devant chaque fidèle. Et le saucisson consacré repose dans son tabernacle de porcelaine.

Chacun prend place. La messe commence. Le grand-prêtre se lève, prononce quelques paroles en mauvais français — ce qui tient lieu de latin — son bénédicité laïque roule sur l'irreligion. Il réédite Voltaire et termine en s'écriant : « Ecrason l'infâme ! » Puis le saucisson mystique, dont la fumée monte dans l'air comme l'encens des cassolettes, est coupé en petits ronds. Ce sont les hosties. Les croyants communient.

La cérémonie se prolonge tard, chacun est ému — émotion bien légitime un tel jour, surtout si l'on tient compte des bouteilles supplémentaires. Un vénérable archidiacre de la libre-pensée, dans une allocution bien sentie, remercie les assistants de leur courage et les assure qu'ils ont porté un rude coup à la superstition.

On se sépare et sur son chemin, fiers d'avoir mangé du saucisson parce que l'on ne croit pas, on écrase d'un regard méprisant les imbéciles qui ont mangé de la morue parce qu'ils croient.

Lyon a eu sa fête du saucisson.

Déjà, l'an passé, dans *l'Avenir*, je me suis attiré une excommunication majeure. Ma prose fut lue, condamnée comme entachée d'hérésie et n'eût été à ce banquet la présence d'un de nos collaborateurs sacrifiant au veau gras, impitoyablement ont eût allumé pour moi, un bucher en réduction.

Je reçus le lendemain notification de l'anathème dont j'étais frappé par les libres-penseurs, pour avoir pensé librement. On me disait, avec une assez jolie collection de fautes d'orthographe, que l'instruction avait fait la lumière et chassé les superstitions.

Beaucoup de libres-penseurs qui lisaient *l'Avenir* l'abandonnèrent en haine d'un parpaillot tel que moi. J'en profite pour confesser aux honnêtes citoyens fondateurs de ce journal, du grand dommage qu'à mon insu et par amour de la vérité, je leur causai ce jour-là.

Quand l'Eglise était tout dans l'Etat, quand le curé dirigeait le bras de la justice, quand la croix dominait la loi, quand le trône s'étayait sur l'autel, il y avait quelque courage à se montrer rebelle aux lois de l'Eglise. Faire gras, ouvertement, un vendredi-saint, c'était braver les préjugés et s'attirer la haine des puissants. Il fallait beaucoup d'indépendance et de fermeté pour oser avaler un morceau de saucisson, l'anniversaire du jour où, paraît-il, Jésus fut crucifié par les prêtres et les pharisiens. Mais aujourd'hui, c'est un jeu indigne des hommes graves.

Il y a un Dieu, disent les catholiques, aussi je dois manger de la morue ; il n'y en a pas, disent les libres-penseurs, aussi je dois manger du saucisson.

Ces agapes du vendredi-équinoxial, ces prétendues agapes constituées à l'effet d'atteindre la religion, ne font que greffer une religion à côté. Religion sans poésie, sans hautes envolées, religion d'apôtres bornés.

Au demeurant, il n'y a que deux classes de citoyens : ceux qui sont libres et ceux qui ne le sont pas ; ceux qui, tenant le vendredi-saint pour un jour spécial, mangent de la morue ou du saucisson, et ceux qui, se souciant du vendredi-saint comme un poisson d'une pomme, mangent ce qui leur convient et plaignent les fanatiques.

OCTAVE LEBESGUE.

JACQUES RICHARD

Jérôme, ex-roi de Westphalie, venait de mourir. L'empire, alors, battait son plein.

Rogéard dit en ses impérissables *Propos de Labiénus*, dont l'apparition terrifia plus le faux César que la bombe d'Orsini : « On était en plein principat, le peuple-roi avait un maître. Lentement sorti de cette vapeur de sang qui avait empourpré son aurore, l'astre des Jules montait et versait une douce lumière sur le forum silencieux. C'était un beau moment ! La curie était muette et les lois se taisaient ; plus de comices curiates ou centuriates, plus de rogations, plus de provocations, plus de plébiscites, plus d'élections, plus de désordre, plus d'armée de la République, *nulla publica arma*, partout la paix romaine, conquise sur les Romains ; un seul tribun, Auguste ; une seule armée, l'armée d'Auguste ; une seule volonté, la sienne ;

un seul consul, lui; un seul censeur, lui encore; un seul prêteur, lui, toujours lui. L'éloquence proscrite allait mourir dans l'ombre des écoles; la littérature expirait sous la protection de Mécène; Tite Live cessait d'écrire; Labéon, de parler; la lecture de Cicéron était défendue; la société était sauvée. »

Jérôme mort, ce fut à qui le chanterait. Il n'avait ni vertu ni gloire, mais il était un Bonaparte sous Bonaparte et l'encens des éloges jetés sur cette fosse serait agréable au maître. Les Belmontet pinçaient leurs lyres aux cordes dorées par la munificence impériale. Un courtisan inventa mieux. Il rajeunit le laudatif officiel et se flatta d'avoir trouvé pour le vaincu de Waterloo deux mille Tyrtées inconnus.

Le ministre de l'instruction publique donna comme thème aux élèves des lycées la mort de Jérôme. Un élève protesta: Duvergier de Hauranne. Il refusa de concourir. Les autres obéirent.

On examine les compositions. L'une d'elles fait pâlir les juges. Elle n'est pas en vers latins, mais en vers français. Fille des *Châtiments* et des *Iambes*, elle est composée de strophes énergiques, qui sifflent comme des lanières cinglantes autour du front couronné.

*Vous ne comprenez pas qu'il eût été plus sage
De laisser retomber cet homme en son tombeau;
Vous voulez que, prenant cette vie au passage,
La Muse de l'Histoire y porte son flambeau !...*

*Et s'il faut au vieux roi qui dort aux Invalides,
Vieux fou qu'hier encor sa maîtresse battait,
Quelques vers bien sentis, quelques hymnes splendides,
Nous en laissons la gloire à Monsieur Belmontet.*

*Qu'on nous laisse rêver aux hautes aventures !
Nous sommes, — dédaigneux des tyrans triomphants,
Cités de l'avenir, Républiques futures,
Vos premiers citoyens et vos premiers enfants.*

Et cette satire, où éclatait la franchise brutale et la colère indignée de Juvénal, était courageusement signée du nom de son auteur: Jacques Richard.

Bientôt Paris connut le nom de l'enfant audacieux qui avait jeté à l'Empire un tel défi; on apprit ses vers par cœur, on les récita dans les cafés, dans les écoles, entre soi, partout où se faisait à l'Empire la guerre sourde des épigrammes.

La gloire de Jacques Richard précéda de cinq ans celle de Rogeard. Mais, comme ce dernier, le justicier du roi de Wesphalie ne laissa pas un chef-d'œuvre.

Celui-là qui meurt jeune est aimé des dieux, dit-on; Jacques Richard mourut à vingt ans. Il écrivit d'autres vers satiriques: la *Mort de Caton*, *Barra*, *Spartacus*, *Guernesey*, mais en une fois sa veine s'était épuisée; et aucune de ses poésies, que l'histoire n'éclaira d'un reflet spécial, ne pourrait prétendre à l'immortalité.

Un ami a recueilli les vers de ce poète mort voilà longtemps: son affection l'a trahi. Ce volume n'ajoute pas à la gloire de Jacques Richard, bien au contraire. Nous savions son nom, il avait sa légende, nous pouvions croire, ne le connaissant point, qu'il était vraiment doué. Nous le lisons; l'illusion s'envole et notre héros nous apparaît dans sa médiocrité; poète comme il en fut tant de 1820 à 1830, faible écho de toutes les lyres retentissantes.

Puis ce nom, si glorieusement mêlé à celui de Bonaparte, échoue accolé au nom d'une actrice. Le collégien soupire des madrigaux bien pauvres, imités de Musset à une Ninette qui s'appelle Blanche Pierson, la blonde aux yeux bleus. Sur cette sentimentale note d'amour, sur cette banalité de la vie du pauvre collégien amoureux d'une étoile, finit l'œuvre.

On serait tenté de dire à M. Dietrich:

*« Vous ne comprenez pas qu'il eût été plus sage
De laisser sommeiller l'enfant dans son tombeau. »*

Nous qui savions son nom, pour avoir lu quelques strophes, nous n'ouvrîrions pas le livre. Nous le placerons à côté de celui de Rouget de l'Isle, cet autre poète pour mirlitons qui enfanta cependant un fils à la patrie. Nous ne voulons connaître dans Jacques Richard, crachant la vérité à la face de l'Empire, que ce petit si grand devant tant de grands si petits!

GEORGES LETELLIER.

LE CHINOIS



De compagnie avec Alfred Bonnet, ce peintre si fidèle de nos hivers embrunis, me trouvant à Paris dimanche, j'ai rencontré, faubourg Montmartre, un Chinois, un Chinois authentique, vêtu à la mode de son pays. Il allait d'un pas affairé dans la foule, indifférent, en apparence, à ce qui se criait autour de lui, détaillant les choses et les figu-

res de son regard perçant, sous ses paupières bridées. La seule concession qu'il avait faite à notre civilisation, c'était le port d'un parapluie gigantesque.

Pourquoi était-il à Paris? Pour voir, pour apprendre, pour profiter. Il devait être à la fois commissionnaire en porcelaine et attaché d'ambassade; il devait mener de front la diplomatie et le commerce, estimant qu'il n'est point de sot métier et que s'enrichir, c'est arriver à ses fins.

D'extérieur, indifférent à la cohue atterrée par la défaite, il songeait à son pays et, peut-être pour la première fois, une fibre nouvelle tressaillait-elle en lui. Le Dragon-Jaune écrasant les trois couleurs, ça lui était une satisfaction intime qu'il cachait.

Le Chinois ne connaît pas la douleur, c'est-à-dire il la dissimule; il est des cas où il est plus habile et non moins héroïque de dissimuler sa joie. Il marchait, ne perdant pas de vue le but, semblant étranger aux choses de la France dont il était l'hôte, aux choses de la Chine dont il était le fils.

Mais, cependant, il n'avait pas abdiqué le costume de sa race, il le portait simplement. Il n'imitait pas ces Japonais qui s'habillent à la Belle-Jardinière; il arborait la sombre robe de soie et la calotte de drap bleu, surmontée du bouton nobiliaire. Où il passait, passait la Chine.

C'est souvent ainsi qu'elle demeure.

Aussi rusé que le juif, aussi industrieux, aussi avide de thésauriser; plus diplomate, plus patient, acceptant au même degré les tâches repoussantes; faisant sa patrie de la terre qui le porte, le Chinois plante son génie où il se trouve. Il n'a pu encore pénétrer dans la vieille Europe, s'emparer des chantiers et pondre ses enfants dans les nids creusés par d'autres; mais déjà il s'est fait précéder de son œuvre, car, plus que le juif, il a une puissance artistique, un cachet, un tour de main, dont la naïveté et le merveilleux ont, depuis plus d'un siècle, conquis l'Occident.

Le juif n'était qu'un nomade trafiquant, manieur d'argent et d'affaires; le Chinois est un ouvrier, bien mieux: un artiste. Il a empoisonné nos étagères, nos albums, nos buffets de sa pacotille: ces chinoïseries sont sa carte de visite.

Nous nous habituons à lui, nous apprenons à l'estimer, ne le fréquentant point. Et si, d'aventure, nous le rencontrons, il nous plaît, cet oriental, doux, souriant, étrange, n'essayant pas de nous éblouir, mais gardant l'amour de sa race jusque dans la façon de natter ses cheveux.

Il ne fait pas de concession à notre société. S'il vient, c'est tel qu'il est; il ne contrarie personne, mais ne s'assimile rien. Il reste ce qu'il était voilà quatre mille ans: une énigme. Nous ne le connaissons pas; il ne se connaît pas lui-même. Mais il a un vague instinct de ses aptitudes naturelles. C'est assez pour que tremble l'Europe.

La Chine est toujours le pays fabuleux qui, pour histoire, a une légende. Quatre cent millions d'êtres féconds, pacifiques parce qu'ils ignorent l'art de la guerre, finissent par savoir qu'il est des peuples riches, heureux, où le travail est rémunéré, où la vie est facile; un réveil se fait, une communauté d'idées, une aspiration indéfinie dirigent les paupières obliques sur nous.

« Il ne faut pas tenter le Chinois, » dit un proverbe. On l'a répété souvent. Ça n'a servi de rien et nous avons, imprudemment, donné un coup de pied dans la fourmil- lière.

OCTAVIO.



Nobles Mouchards

La *Ligue* dénonce la Sainte-Ligue. Juste retour des choses d'ici-bas: la Sainte-Ligue dénonçait tout le monde. Les chefs étaient, à Paris, l'ancien policier Lagrange et le prince Demidoff-San-Donato. Sauf ce Lagrange, roturier, mais connaissant l'état, la Sainte-Ligue n'était composée que de gentilshommes. Son but était de chasser le nihiliste.

L'idée de ce projet était venue au prince sitôt après la mort d'Alexandre II. Il s'en ouvrit à Alexandre III et demanda un brevet. Le monarque accepta. Courtisans et mouchards: la noblesse russe cumulait. L'amour du souverain ne guida pas seulement ces espions blasonnés. On avait formé une gaisse où pouvaient puiser les dévouements: ils ne s'en firent pas faute. La perspective de sau-

ver la personne de l'empereur à tant par mois allécha les plus fiers. La généreuse jeunesse s'embaucha.

On vit en Russie, à Paris, à Bade, des gens qui ne gagnaient rien, dépensaient gros, parlaient du czar, de la dynamite, causaient et faisaient causer. Ils n'avaient point la figure de l'emploi et tout novices encore payaient de mine. Ils écrivaient sur des coins de table et chargeaient, avec de grands gestes, les garçons de café de porter à la poste des lettres aux enveloppes chiffrées. Ça semblait des billets doux: c'étaient des rapports de police.

MM. Demidoff et Lagrange ne lésinaient pas pour la solde; il y avait un tarif. La dénonciation d'un duc valait plus que celle d'un baron. On ne payait pas en proportion des services rendus, mais de la position sociale de celui qui le rendait. La noblesse ne s'était jamais trouvée à pareille fête. Servir le czar, desservir la révolution et s'enrichir; le métier était tenable.

Ces beaux fils avaient trouvé la croisade à leur taille: elle ne demandait aucun risque, elle était tout profit. Le temps des chevauchées épiques, des combats loyaux en plein jour n'étant plus, les preux bardés de fer, devenus les boudinés bardés de flanelle, se sentirent faits pour la guerre de nuit, la trahison sans danger, l'espionnage hypocrite et lâche. Se battre était beau, écouter était meilleur. Et l'on redora les armoiries rapportées de la conquête avec les louis gagnés dans la police.

CHAMPAVERT.



Chez l'ancien président du conseil:

Un député quelconque se présentait hier et demandait à parler à M. Jules Ferry.

— M. Ferry n'est pas visible aujourd'hui, répondit un huissier grave.

Le député, plus grave encore, en s'en allant:

— C'est juste; un jour ferryé!

×

Un grelotteux tombe amoureux de l'écaillère qui se tient à la porte de Matossi.

— Je vais lui faire des ouvertures! annonce-t-il à un ami.

— Des ouvertures? garde t'en bien!

— Cela n'est pas correct?

— Non; c'est elle qui devrait t'en faire?

×

Quartier Bellecour:

Un monsieur vient pour louer le troisième et demande des renseignements au concierge de la maison:

— Qui habite au-dessus de moi?

— Une dame.

Le monsieur fronce le sourcil, vertueusement.

— Une dame... seule?

— Oh! non, monsieur, jamais seule!

×

Entre boulevardiers:

— Comment?... cet imbécile d'Anatole est à Lyon?... je le croyais parti depuis longtemps pour un long voyage!...

— Pas du tout... il a fait sa rentrée dans nos murs en septembre, et ne partira qu'en mai... lorsque les mois n'auront plus d'r...

×

A la musique, deux jeunes femmes causent d'une de leurs bonnes amies.

— Savez-vous l'âge que se donne Clémentine? Trente-deux ans, ma chère! Pas un mois de plus!... Que pensez-vous de cet aplomb?...

— Après tout, elle dit peut-être la vérité... si elle est venue au monde à quinze ans!

×

A table d'hôte.

Le compte de B... vient de rembarquer un goujat de la bonne façon.

— Monsieur! s'écrie celui-ci, vous allez retirer l'épithète que vous venez de m'appliquer.

— Je le veux bien, répond tranquillement M. de B..., mais à une condition: c'est que vous m'en fournirez une autre, encore plus énergique, à la place!

×

Un rentier modeste, qui fait son marché lui-même, entre chez son boulanger acheter son petit pain mollet.

Il jette involontairement un regard vers le comptoir où, depuis quelque temps, ne paraît plus la boulangère, qui a une réputation de beauté.

— Madame ne vient plus à sa caisse... serait-elle souffrante ?

Le boulanger, d'une bonne grosse voix :

— Non, du tout ! Mais on faisait trop attention à elle ! Et je vous demande, un quartier de pingres ou de panés !

X

Deux reporters méridionaux sortent de chez un futur ministre et prétendent avoir obtenu des renseignements précis sur la crise. L'un d'eux affirme qu'il l'a vu le premier :

— La preuve que je lui ai parlé avant vous, c'est qu'il sortait de son lit !

— Et moi, ajoute victorieusement l'autre, il dormait encore !

X

Quartier des écoles :

— Alors, Caro n'a pas pu parler ?

— Impossible, mon cher. On faisait un tel tapage que ça la lui a coupée.

— Quoi donc ? La langue ?

— Non. La — carotide.

X

La mère d'une riche héritière prend des renseignements sur un jeune et séduisant gentilhomme, qui semble avoir donné dans l'œil de sa demoiselle.

On parle du prétendant dans les termes de la plus grande estime.

La mère ajoute alors :

— Est-il d'une ancienne famille ?

Le notaire répond ironiquement :

— Oh ! madame, il descend de Nemrod-le-Chasseur et l'un de ses aïeux fut chargé de parler anglais à la tour de Babel.

X

L'institution Lécorché (entre cour et jardin) pour jeunes personnes du meilleur monde, est sens dessus dessous. Comprenez-vous cela !... Une des élèves menace d'être mère... et à bref délai encore !

Mme Lécorché s'arrache les cheveux (les faux).

— Je n'en reviens pas ! Vous me voyez consternée. Ah ! tenez, j'aimerais mieux que cela me fût arrivé à moi-même.

X

En police correctionnelle.

Le Président, à l'accusé. — Michu, après avoir dissipé dans la débauche tout ce que vous possédiez, vous voici sur ce banc sous le coup d'une grave accusation : il

paraît que vous avez volé un lapin. Qu'avez-vous à répondre ?

L'accusé, d'un air aimable. — Vous connaissez le proverbe, mon président : On a souvent besoin d'un plus petit que soi !

X

Au moment critique.

L'aumônier. — Du courage, mon enfant.

Le condamné. — Je me sens très mal, j'aurais dû prendre quelque chose.

L'aumônier. — Du courage !... dans quelques minutes, vous déjeuneriez avec les anges.

Le condamné. — Passez donc avant moi, vous ferez mettre le couvert.

CHRONIQUE DU POULAILLER

GRAND-THÉÂTRE

Tout le monde connaît *Boccace*, ou du moins son Décaméron, ce joyeux recueil de contes un peu lestement troussés ; aussi, les diverses scènes de l'opérette que le Grand-Théâtre vient de monter, n'étaient pas choses nouvelles pour le public. Le livret, dû à la plume d'un Autrichien et que MM. Lugey, Chivot et Ducer n'ont fait que traduire en français, est, en effet, puisé dans l'ouvrage du joyeux conteur italien.

Boccace, amoureux de la princesse Béatrix, fille naturelle du roi de Naples, est obligé, pour se rapprocher de sa belle, de tromper la surveillance de dame Peronnelle, qui est chargée de garder la jeune fille. Il ne trouve rien de mieux que de faire faire la cour à cet argus par son ami Lelio qui se dévoue. En même temps, le prince de Palerme, venu à Naples pour épouser la princesse, courtise la belle Frisca, femme du tonnelier Tromboli.

Mais, Béatrix est rappelée par son père et doit épouser le prince. Boccace pénètre alors dans le palais sous les vêtements d'une demoiselle d'honneur et va réussir dans ses projets lorsqu'il est découvert et obligé de s'enfuir.

Voilà, en deux mots, le sujet de la pièce agréablement semé, du reste, de situations fort drôles empruntées aux divers contes de cet auteur. C'est ainsi que nous assistons aux fameuses scènes du tonneau et du poirier enchanté.

La musique est de Franz de Suppé, l'auteur de la fameuse ouverture de *Poète et Paysan*. Son grand défaut est de manquer des qualités de l'opérette, sans cependant réunir celles de l'opéra-comique. Il y a bien dans la partition des romances, des sérénades et des ensembles fort bien écrits, sans doute, mais nous ne trouvons pas ce cachet du genre qui a fait la fortune de la *Fille de Mme Angot* ou de la *Mascotte*.

L'interprétation est excellente. M^{lle} Thibault nous a dit d'une voix très agréable et fort harmonieuse les couplets de Béatrix ; M^{lle} Luce porte à ravir le pourpoint de Boccace et a détaillé fort drôlement la chanson du jardinier du second acte ; malheureusement, sa voix est un peu voilée. M^{lle} Sivori a fort bien dit les couplets de Frisca, au second acte ; quant à M^{me} Billon, elle a été aussi bonne comédienne que d'habitude.

M. Hyacinthe a fait preuve, dans le rôle d'Orlando, d'un talent de comédien que l'opéra n'avait pu faire ressortir ; il est à regretter que ce rôle ne lui ait pas fourni l'occasion de nous faire apprécier en même temps le chanteur que l'on sait. Le côté comique était confié à MM. Mercier, Reine et Dervilliers, c'est dire qu'on a ri aux larmes.

Dans ces conditions, *Boccace* pourra tenir l'affiche quelque temps et promet à la Direction de fructueuses recettes.

CÉLÉSTINS

Clara Soleil tient toujours l'affiche des Célestins. La distribution première a été un peu modifiée depuis l'ouverture de la saison d'opérette ; M. Mercier et M^{me} Billon ont dû céder la place à des doublures.

Mais la comédie de MM. Condit et de Sivrac est aujourd'hui bien au point, et malgré cette modification, elle réunira encore de fort belles salles aux Célestins.

CIRQUE PLÈGE

COURS DU MIDI

Tous les soirs, à 8 heures, grande représentation par tout le personnel de la troupe.

Les jeudi et dimanche, représentation supplémentaire, à 3 heures, tout aussi complète que celle du soir.

CIRQUE RANCY

Tous les soirs, à 8 heures, grande représentation par tout le personnel de la troupe.

Les jeudi et dimanche, représentation supplémentaire à 3 heures, tout aussi complète que celle du soir.

THÉÂTRE GUIGNOL

PASSAGE DE L'ARGUE

Tous les soirs, à 8 heures, représentation variée, terminée chaque soir par le *Cheval de Bronze*, grande parodie en cinq actes.

POLYTE DU PLATEAU.

Le Rédacteur-Gérant : FERRIEUX.

Lyon, — IMPRIMERIE NOUVELLE, rue Ferrandière, 52.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Le Jeudi 9 avril 1885

SOUSCRIPTION A UN MILLION

D'Obligations foncières de 500 30/0

AVEC LOTS

Remboursables en 95 ans

Prix d'émission : 435 Fr.

Payables : 20 fr. en souscrivant, le 9 avril 1885.
20 — à la délivrance des titres, du 1^{er} au 15 juin 1885.
50 — du 15 au 30 novembre 1885.
50 — du 15 au 31 mai 1886.
50 — du 15 au 30 novembre 1886.
50 — du 15 au 31 mai 1887.
50 — du 15 au 30 novembre 1887.
75 — du 15 au 31 mai 1888.
70 — du 15 au 30 septembre 1888.

Total 435 fr. sans faculté d'anticipation.

LOTS :

1.200.000 francs par an. 6 tirages : les 5 janvier, 5 mars, 5 mai, 5 juillet, 5 septembre et 5 novembre. A chaque tirage :

1 obligation remboursable par 100.000 f.
1 — — — — — 25.000
6 — — — — — remboursables par 5.000 francs, soit..... 30.000
45 obligations remboursables par 1.000 francs, soit..... 45.000

53 lots par tirage pour 200.000 f.
Le premier tirage aura lieu le 5 juillet proch.
Les obligations sorties aux tirages, soit avec des lots, soit au pair, seront payables le 1^{er} du mois qui suivra le tirage : elles n'auront pas droit au prorata du coupon du semestre courant.

Les versements non effectués à l'échéance sont passibles d'un intérêt de 5 0/0 et les titres en retard sont déchu du droit aux primes et lots.

La répartition sera faite du 1^{er} au 15 juin 1885. La souscription sera ouverte le jeudi 9 avril.

A PARIS

Au Crédit Foncier de France, rue des Capucines, 19 ;

Au Comptoir d'Escompte de Paris, rue Bergère, 14 ;

A la Banque de Paris et des Pays-Bas, rue d'Antin, 3 ;

A la Société Générale, rue de Provence, 54, et dans ses bureaux de quartier ;

Au Crédit Lyonnais, boulevard des Italiens, 19, et dans ses bureaux de quartier ;

Au Crédit Industriel et Commercial, rue de la Victoire, 72, et dans ses bureaux de quartier ;

A la Société de Dépôts et Comptes courants, place de l'Opéra, 2 ;

A la Banque d'Escompte de Paris, place Vendôme ;

Au Crédit Foncier et Agricole d'Algérie, 8, place Vendôme, à Paris ; — et à Alger, Oran, Constantine et Bône.

A la Compagnie Foncière de France, rue Saint-Honoré, 366 ;

A la Banque Parisienne, r. Chauchat, 7 ;

A la Banque Franco-Egyptienne, boulevard Haussmann, 32 ;

A la Compagnie Algérienne, rue des Capucines, 11.

DANS LES DÉPARTEMENTS :

Chez MM. les Trésoriers généraux ;

Chez MM. les Receveurs particuliers des Finances ;

Dans les Agences et Succursales des Sociétés ci-dessus indiquées.

A L'ÉTRANGER :

Dans les Agences et Succursales des mêmes Sociétés.

La souscription sera close le même jour à 5 heures.

On peut souscrire dès à présent par correspondance, en envoyant au Crédit Foncier sous pli recommandé 20 francs par obligation demandée.

Toutefois, les souscriptions par correspondance ne sont admises que pour 2 obligations et au-dessus. — Les souscriptions par liste ne sont pas admises.

LOTÉRIE DES ARTISTES MUSICIENS

GROS LOT : 100.000^f Second et dernier Tirage Jeudi 30 Juillet prochain

Le montant des Lots est déposé à la Banque de France
DERNIERS BILLETS : UN FRANC
Adresser sans retard espèces, chèques ou mandats-poste à M. Ernest DÉTRE, Secrétaire général, Directeur de la loterie, 13, Rue Grange-Batelière, PARIS.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ DE LA

GÉOGRAPHIE & DES VOYAGES

COMPRENANT :

la description physique, politique, etc., de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe ; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux, renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc. ; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

G. Lucien HUARD

PRIME :

Dans la 1^{re} livraison une carte de la Cochinchine et du Tonkin

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ DE LA

VIE FRANÇAISE

COMPRENANT :

la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc. ; en général, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France. Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME :

La 1^{re} livraison contiendra le portrait de J. Grévy, la 2^{me} celui de V. Hugo, d'après Bonnet.

ON DEMANDE

UN PLACIER

Visitant les Négociants de Lyon

Pour renseignements, écrire au bureau du journal, 44, place de la République.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

IMPRIMERIE NOUVELLE

LYON, 52, rue Ferrandière, 52, LYON